

LES PLUS BELLES CHANSONS

DE

DJIVANI

LE GRAND POÈTE POPULAIRE ARMÉNIEN

Traduction précédée d'une Notice biographique

PAR

Archag TCHOBANIAN

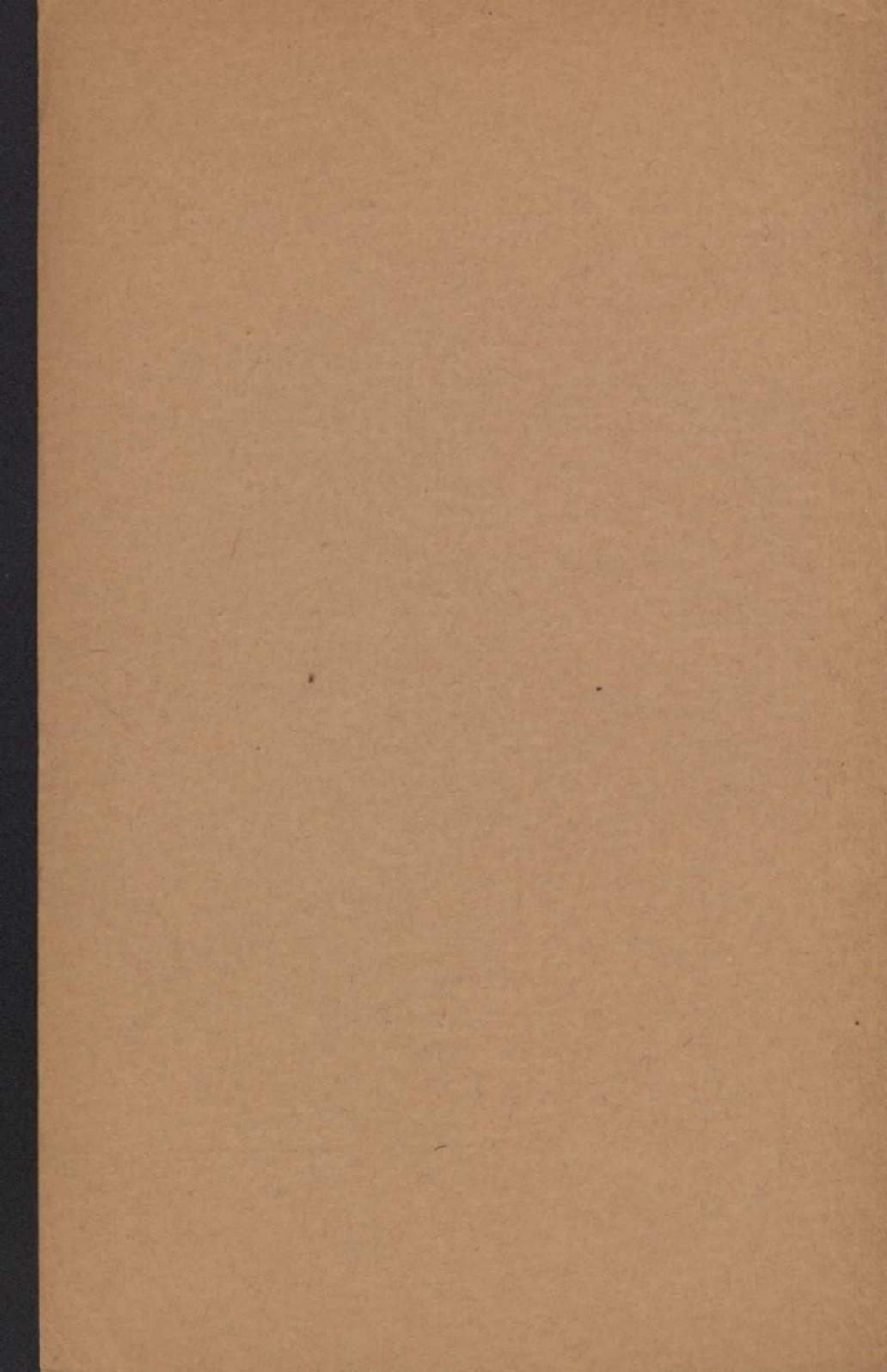
PARIS

EDITIONS ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte, 28

—
1919

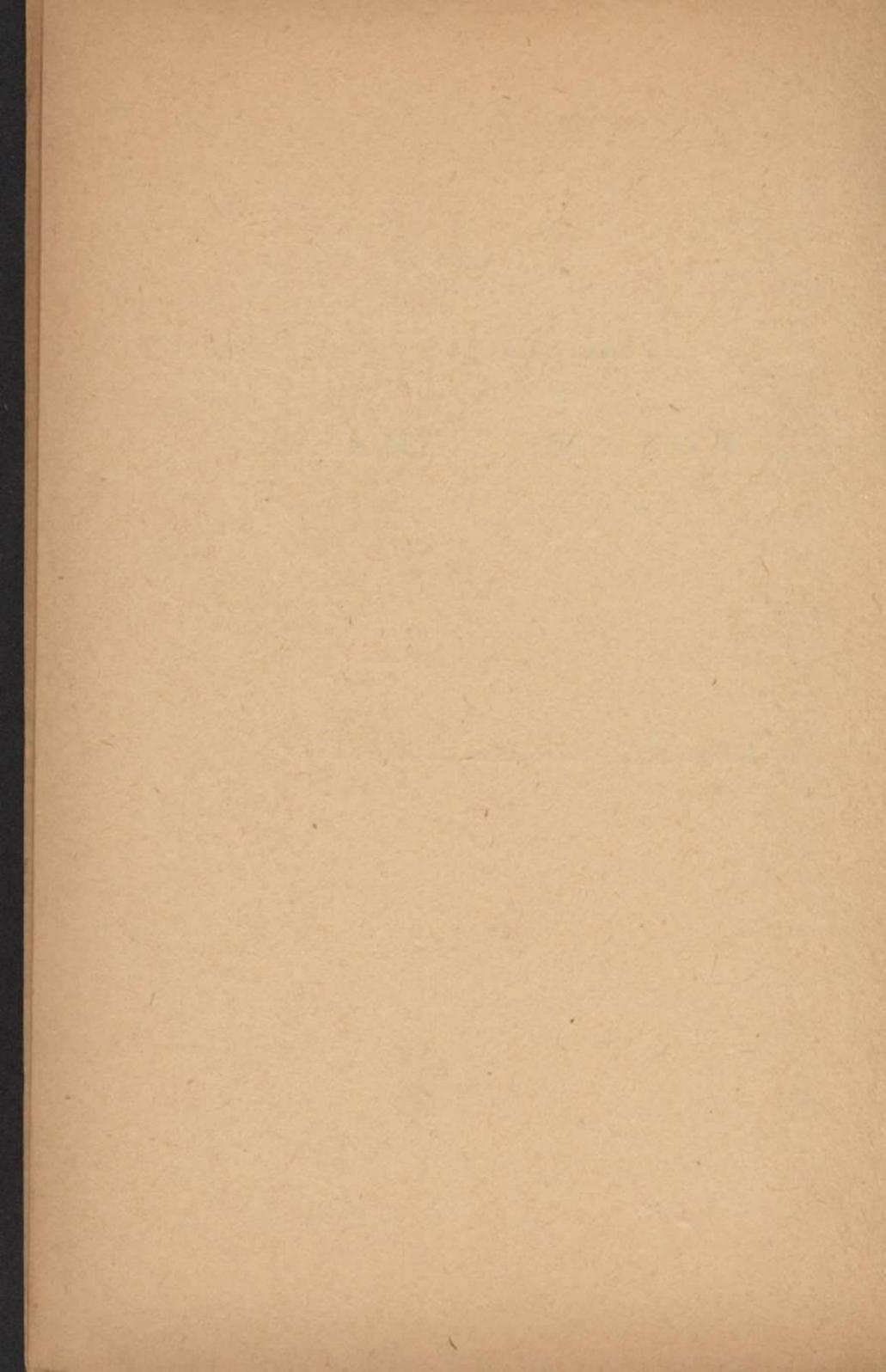
Prix : 2 fr. 50



PUBLICATIONS
DE
L'UNION INTELLECTUELLE ARMÉNIENNE
DE PARIS

III

Les plus belles Chansons de Djivani



LES PLUS BELLES CHANSONS

DE

DJIVANI

LE GRAND POÈTE POPULAIRE ARMÉNIEN

Traduction précédée d'une Notice biographique

PAR

Archag TCHOBANIAN

PARIS

EDITIONS ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte, 28

—
1919

Prix : 2 fr. 50



DJIVANI

DJIVANI

Djivani, — de son vrai nom Séropé Lévonian, — est né en 1846, au village de Kartzakh, près de la ville d'Akhalkalak (Caucase). Il fut toute sa vie un chanteur ambulante, et les chansons qu'il a composées sont fort nombreuses; plusieurs sont devenues populaires dans toute l'Arménie. Sa poésie, écrite en arménien moderne, émaillée d'expressions de la langue du moyen âge, appartient, par l'esprit et par la couleur, à l'école des trouvères arméniens. Elle est un trait d'union entre la poésie savante de l'Arménie contemporaine et le lyrisme des vieux « achoughs ». Une minime partie de ces chansons ont été réunies en deux volumes parus, en 1900 et 1904, à Tiflis.

Cette œuvre poétique est vaste non seulement par le grand nombre des pièces, mais par la riche variété des sujets et des genres traités, des sentiments interprétés, des modes

d'expression employés. Sous l'apparence d'un modeste chanteur public, ce paysan autodidacte, mais qui avait beaucoup lu, ce barde errant qui chantait pour gagner sa vie, comme aux temps anciens, dans les réunions, les fêtes et les banquets, a été un véritable grand poète, un des meilleurs, un des plus complets de la période contemporaine. On trouve en lui un satirique, un critique de mœurs, un moraliste, un élégiaque, un chantre patriotique, et avant tout un lyrique, rendant avec un talent naturel, simple et profond, les élans éternels du cœur humain. Et nul de nos poètes modernes n'est plus « Arménien » que lui. Il représente un des interprètes les plus purs, les plus fidèles de l'âme de la race, âme laborieuse et affinée, aussi vaillante que pacifique, tenace sans âpreté, attachée aux traditions ethniques et en même temps amie passionnée du progrès humain et de la fraternité universelle ; et cette harmonie profonde entre la mentalité de la race et ce poète provient non seulement du fait que celui-ci a toujours vécu dans le peuple et s'est inspiré de ses tendances, de ses traditions, de ses mœurs, de son folklore, mais surtout de ce qu'il était un de ces tempéraments instinctifs et représentatifs dans lesquels la sensibilité d'une race se reflète tout naturellement.

La mort de Djivani, survenue en 1909, a plongé dans le deuil toute la nation, qui a pleuré en lui la perte du plus grand et du plus aimé de ses chantres populaires actuels.

A une heure où le sort de notre peuple est sur le point d'être fixé, au moment où l'Arménie est à la veille de reconquérir son indépendance, je trouve intéressant et utile de présenter au monde civilisé la traduction des plus belles pages de ce poète qui a interprété si fidèlement l'âme arménienne et en a chanté si noblement l'irréductible élan vers la liberté.

ARCHAG TCHOBANIAN.

Paris, 5 Février 1919.

Prière

Mon Dieu, donne aux faibles une âme nouvelle,
pour qu'ils se fortifient;

Que les justes ne succombent point en ces
temps chargés de crimes.

Toi, le seul protecteur des nations déchues et
orphelines,

Défends les brebis contre les bandes de loups.

Je te conjure, Seigneur, enlève la force aux
cruels;

Que les sots pleins d'arrogance ne raillent point
ton troupeau.

Vivant à l'ombre des troncs desséchés et pourris,
Les plantes ne peuvent devenir des arbres
droits et élancés.

Les pécheurs, pauvres ignorants, recevant de
toi la force, Seigneur,

Se sont vus remplis de vaillance et de génie.
Sauve de l'abîme, Seigneur, tes fidèles ser-
viteurs;

Que sur les hommes éclairés ne dominant plus
les ténébreux.

Chanson

O ma nation, si malheureuse que tu sois,
Mon cœur ne te quittera jamais ;
Me causerais-tu mille souffrances,
Mon cœur ne te quittera jamais.

A nul moment je ne t'oublierai,
Arménie, ma tendre mère !
Me donnerait-on le Paradis,
Mon cœur ne te quittera jamais.

C'est par toi seule que je suis heureux,
O Patrie ! O bien-aimée !
Qu'il me soit donné de reposer dans ton sein !
Mon cœur ne te quittera jamais.

Je suis Djivani, je te serai fidèle,
A toute heure, tant que je vivrai.
Dussé-je posséder l'Inde tout entière,
Mon cœur ne te quittera jamais.

Justes réclamations

Je ne veux de mal à personne,
C'est mon droit seul que je veux défendre;
Je ne permets à personne d'arracher le pain de
ma bouche,
C'est ma subsistance que je veux défendre.

Que le monde entende le cri que j'élève !
Que pour l'honneur mon sang soit versé !
C'est ma langue, ma religion, ma nationalité,
Ce sont mes saintetés que je veux défendre.

Je suis fils d'Arménien, je suis né Arménien,
Je veux vivre et mourir comme un Arménien ;
Je ne pense guère m'emparer de ce qui est aux
autres,
C'est mon bien que je veux défendre.

Moi, Djivani, je hais l'usurpateur,
Je hais le brigand qui me dépouille ;
Contre le vautour, le loup et le voleur,
C'est mes agneaux et mes poussins que je veux
défendre.

Le Renégat

Celui qui renie sa nation,
Que ses deux yeux soient aveuglés ;
Pareil à un gueux misérable,
Qu'il mendie de porte en porte.

Que la lance le perce au flanc,
Que son foie sorte de son sein déchiré ;
Celui qui renie sa nation,
Qu'il devienne un tison de l'enfer.

Arménien, mon frère, prends courage !
Renouvelle-toi comme la lune.
N'outrage jamais l'étranger,
Ne renie jamais ta nation.

Sois maître de toi-même,
Voue ta vie au salut de ta race,
Aime la foi de tes pères,
Qui leur fut léguée par le Christ.

Dieu a donné des exemples,
Pour que chacun les suive à son gré :

Le renégat suit Vassak,
Le patriote suit Vartan (1).

Le nom de Vassak est toujours cité,
Mais c'est en le maudissant qu'on le cite.
Le nom de Vartan sera toujours prononcé
Avec louanges et bénédictions.

(1) L'Arménie, s'étant au iv^e siècle officiellement convertie au christianisme, avait nettement et courageusement opté pour la civilisation occidentale, dans la lutte séculaire entre l'Europe et l'Asie, lutte dont elle fut elle-même le plus souvent le théâtre ensanglanté. La Perse, irritée de voir un peuple voisin et assujetti pencher vers Byzance, voulut, au v^e siècle, contraindre les Arméniens à embrasser le mazdéisme, dans le but de les ramener à la civilisation asiatique et, de plus, de les assimiler, de les fondre dans la grande masse iranienne. Le peuple arménien, malgré qu'il fût, à cette époque, à la suite de la chute de la dynastie Arsacide, dépossédé de son indépendance politique, se leva tout entier pour résister à cette atteinte portée à son indépendance morale. Vartan Mamikonian fut l'âme de cette insurrection; il tomba dans la mémorable bataille d'Avaraïr; mais la lutte, inaugurée par ce chef vaillant, fut poursuivie durant de longues années, et la cause de la liberté finit par triompher. Vassak était le chef de la minorité persophile, hostile à l'alliance avec l'Occident; il combattit à Avaraïr, avec les Perses, contre les troupes de Vartan. Ces deux figures sont devenues symboliques pour le peuple arménien : Vartan représente le type du héros national, Vassak celui du traître.

L'Année rouge ⁽¹⁾

Année passée, année rouge, va t'engloutir sous
la terre ;

Que ta pareille ne vienne plus, sois la dernière
des années maudites ;

Année cruelle pour l'Arménie, année sanguinaire,
anthropophage,

Misanthrope comme le hibou, dévastatrice et
incendiaire,

Tu as mis la hache aux mains du féroce ennemi,
Tu as fait massacrer mes malheureux frères.

Ta précédente fut pour nous aussi cruelle que
toi (2) ;

Elle dévora, elle aussi, un grand nombre de nos
frères ;

Mais par les crimes que tu as commis, tu nous
l'as fait oublier ;

(1) 1895, année des premiers grands massacres qui, par l'ordre du Sultan Abdul Hamid, ensanglantèrent toute l'Arménie turque.

(2) C'est en 1894 que la série des tueries méthodiques a commencé par le massacre de Sassoun.

Tu n'as guère laissé villes ni villages que tu n'aies
détruits et ravagés.

Tu as teint du sang de mes frères l'Arménie tout
entière ;

Les mères pleurent leurs enfants, les maris leurs
femmes adorées.

Aux mains des fils de l'Antéchrist tu as mis le
couteau acéré,

Tu as partout répandu le mal ainsi qu'une vaste
épidémie.

Qui t'a donné le conseil, année mauvaise, année
brigande,

De te comporter de cette façon à l'égard d'un
peuple sans défense ?

En récompense de tes services, que Satan t'ac-
corde, ainsi qu'à Judas,

La noire rançon du sang innocent !

Tu as laissé inachevées tes œuvres ténébreuses
et sanglantes,

Tu as légué à l'année nouvelle des douleurs
ineffaçables ;

Les faibles restent écrasés, à demi morts, déses-
pérés ;

Tu as favorisé les forts au cœur dur, à la conscience avare ;
Tu as changé en déserts des contrées prospères et fertiles,
Tu as donné aux démons le patrimoine des justes.

Plaise à Dieu que l'année nouvelle ne suive point ta voie funeste,
Qu'elle dirige sa marche vers le Bien tant désiré,
Que la cause de notre peuple soit résolue en paix,
Sans qu'aucune nation s'en trouve lésée.
Si l'année nouvelle écoute la prière de Djivani,
Son corps, comme celui de l'année passée, ne sera pas souillé de sang.

Pourquoi pleurerais-je ?

Pourquoi pleurerais-je ? Je ne suis pas un enfant ! pourquoi pleurerais-je ?

La race de Haïk (1) n'est pas née pour les larmes ! pourquoi pleurerais-je ?

Je me suis longtemps lamenté ! longtemps j'ai pleuré et gémi ! cela ne m'a servi à rien !

Puisque j'ai de la force et que je vois devant moi un vaste champ d'action, pourquoi pleurerais-je ?

Lorsqu'un seul homme, par sa mort, donne la vie à des centaines et des milliers,

Je dois me réjouir en pensant à celui qui se sacrifie ; pourquoi pleurerais-je ?

J'ai constaté de mes propres yeux que c'est le fort qui règne au monde ;

(1) Haïk est le père de la nation arménienne. D'après la tradition légendaire, il fut un des premiers, parmi les chefs de tribus soumis au joug de Bel, à se révolter contre le tyran babylonien ; il se retira dans le pays de l'Ararat où il fonda, pour lui et les siens, une patrie libre. Poursuivi par Bel, il le tua dans un combat épique, dispersa son armée et établit la première dynastie arménienne, intitulée « Haïkane ». Les Arméniens se donnent du reste le nom de « Haï » et à leur pays celui de « Haïastan ».

Je n'ai pas trouvé dans les pleurs un remède à
mes blessures : pourquoi pleurerai-je ?

Aux jours de péril, un seul couteau vaut mieux
que mille larmes ;

Le loup n'est nullement ému par les pleurs :
pourquoi pleurerai-je ?

A l'égard du Kurde, ô bonnes gens, il faut agir
comme un Kurde ;

Lorsque le monde entier retentit du gronde-
ment de la poudre, pourquoi pleurerai-je ?

Même au ciel, ce sont les forts qui prendront
place ;

Le Paradis n'est pas pour ceux qui pleurent et
ne luttent guère : pourquoi pleurerai-je ?

Mon peuple veut vivre, il veut se délivrer, il
est plein d'espoir !

Moi, Djivani, pourquoi bêtement et malgré moi
pleurerai-je ?

Le Monde

Asile de tristesse, maison de deuil, ô monde !
Personne dans ton sein ne demeure sans souffrir.

En pleurant, comme mes pères, je suis venu
ici-bas ;
J'ai connu la douleur dès que ma mère m'a mis
au jour.

Tes gloires sont vaines, tes faveurs mensongères.

A celui qui acquiert un bien, tu le reprends
bien vite ;

Personne de toi ne tire quelque profit,
Tous naissent dans la douleur et dans la douleur s'en vont.

Tu a mis en croix le Sauveur lui-même, ô traître !

Peut-on encore se fier à toi ?

Moi, Djivani, s'il faut dire la vérité,

Je n'ai reçu de toi que tristesse.

A ma belle

Tes yeux et tes sourcils sont noirs, ton front
brille comme un phare ;
Tes lèvres, comme la cerise, sont toutes rouges ;
Tes joues charmantes, blanches et vermeilles,
Sont deux jeunes pommes, toutes rouges.

Tes doigts sont de la cire, tes mains de la
ouate,
Ton sein est pur comme la neige de l'Elbrouz ;
Ta taille est élancée comme le cyprès ;
Ta robe précieuse, en pur satin, est toute
rouge.

Sœur de Djivani, pudique Arménienne,
Je puis bien t'appeler petite nymphe ;
Tu portes d'une main un bouquet de roses,
De l'autre une coupe de vin, toute rouge.

Chanson

La caresse trompeuse de la foule
Est comme de la cendre qui noircit le visage ;
L'éloge que décerne la foule
Est comme de l'écriture sur de la neige.

La natte semble une étoffe fine
Au sauvage qui s'en fait des vêtements ;
L'âne est préféré au coursier
Chez les peuples primitifs.

Aujourd'hui c'est la courtisane qui brille,
Et c'est la bonne épouse qui est bafouée ;
Le siècle est aux effrontés ;
Le pauvre est comme de la terre et de la cendre.

La Gloire éphémère et fallacieuse
Joue souvent des tours à ceux qui l'appellent.
Quelques services qu'il ait rendus,
Bien souvent le maître finit domestique.

L'homme de goût est rare
Sachant distinguer le bon du mauvais ;
On est comme l'enfant qui aime le piment
Parce que la couleur en est rouge.

Au Chevreuil

Tu es insouciant, tu ignores ce qui t'attend ;
On rôde autour de toi, avec dogues et lévriers,
Pour te faire périr.

Fuis, chevreuil, fuis, c'est le chasseur qui
arrive !

Tes petits, tristes, pleurent, pleurent.

Le chasseur te cherche avec une lanterne ;
Il veut baigner sa main dans ton sang ;
Monts et vaux se lamentent à ta place.

Fuis, chevreuil, fuis, c'est le chasseur qui
arrive !

Tes petits, tristes, pleurent, pleurent.

Le chasseur n'a pas pitié, il fait feu,
Il tue, ou toi-même ou bien ton enfant,
La balle de son fusil fait toujours une victime.
Fuis, chevreuil, fuis, c'est le chasseur qui
arrive !

Tes petits, tristes, pleurent, pleurent.

Si tu étais prudent, tu n'irais pas dans les plaines,

Car on peut t'y blesser, et ton mal serait grand ;

Tu ne devrais jamais sortir du bois touffu.

Fuis, chevreuil, fuis, c'est le chasseur qui arrive !

Tes petits, tristes, pleurent, pleurent.

Ne pénètre point dans les vallées, elles te sont dangereuses,

Le chasseur est là qui te guette,

Il tire son fusil et te roule par terre.

Fuis, chevreuil, fuis, c'est le chasseur qui arrive !

Tes petits, tristes, pleurent, pleurent.

Les Gens heureux

Si tu veux trouver des gens heureux,
Des gens tranquilles et sans douleurs, va au
cimetière.

Tous les hommes sont misérables, nul n'en
est heureux,

Que ce soit à la ville, que ce soit au château.

Les hommes, pour la plupart, sont sans cons-
cience,

Ils font tout pour gagner leur vie ;

Pour un morceau de pain ils s'entre-tuent ;

Va un peu dans la rue, et tu le verras.

O Djivani, tu n'es printemps que pendant un
mois,

Tu passeras bien vite, sache-le si tu es sage.

On t'estime, on t'honore, tant que tu es plai-
sant ;

Quand tu vieilliras, on t'enverra au diable.

L'Ami

Le bon, le beau, le vertueux ami
Fait briller notre visage comme le soleil.
Lorsqu'un homme a près de lui un ami sincère,
Les nuits sombres lui deviennent claires comme
le jour.

L'ami sage, intègre et véridique
Élève toujours plus haut l'homme en sa dignité.
Ce ne serait point trop que d'offrir sa vie pour
un bon ami,
Car il est la lampe qui nous éclaire l'âme.

Au moment où les ennemis marchent sur nous,
Un brave et fidèle camarade est notre meilleure
épée ;
Lorsqu'un homme, ô Djivani, a un ami dévoué,
Pas un fil de ses cheveux ne blanchit jamais.

L'Envieux

Pareil à la tulipé, tu es rouge du dehors,
Mais ton cœur est noir, homme envieux !
Extérieurement tu parais bon,
Mais ton âme est un démon, homme envieux !

Tes apparences sont gracieuses,
Mais au dedans tu es difforme et sombre.
Tu fardes la boue avec de la chaux,
Mais ce n'est là qu'un masque, homme envieux !

Tombeau peinturluré et orné,
Je sais ce que tu contiens ;
Ton dedans se découvre à mes yeux,
Je vois ce qui s'y cache, homme envieux !

Ta bouche est un pot de miel,
Mais ta langue est une tarentule.
Il faut être un fou ou bien un enfant
Pour ne pas te comprendre, homme envieux !

Djivani sait bien que tu es méchant et perfide
Comme un mauvais serpent ;
Tu es même encore plus dangereux,
Car le serpent n'a pas de bras, homme envieux

A un Auteur

Ventre creux, habits usés, auteur qui dis la
vérité,

On parlera de toi, n'en aie crainte, lorsque tu
seras mort.

Consumes-toi tant que tu voudras, mais com-
prends bien ceci :

Que tu files gros ou fin, cela n'a que le même
prix en ce monde.

L'hypocrite est partout honoré,

Parce qu'il a deux bouches pour parler ;

Loin des gens, il en médite, et près d'eux il fait
leur éloge ;

Et l'homme qui se conduit ainsi, on l'appelle
sage, intelligent, capable.

Parce que tu aimes à dire la vérité, tu es tou-
jours bafoué ;

Ta bourse en pâtit, et ta famille reste pauvre ;

Le monde n'aime que les siens et châtie ceux
qui ne suivent point sa loi.

Si tu veux réussir, tu dois agir comme le fait
la masse des hommes.

Petit vent

Doux petit vent du matin,
Va vers le pays de Djavahkh ;
J'ai là une vieille petite mère,
Va la voir au village de Kardzakh.

Là est ma famille, mon essaim,
Là, mes sœurs, frères et amis ;
Là, ma grand'mère et mon grand'père
Reposent depuis longtemps dans la tombe.

Quand tu seras près de ma mère,
Salue-la bien de ma part ;
Va la trouver au quartier de notre village
Qui s'appelle Kilerta.

Dans ce quartier est notre maison ;
Kérop est le nom de mon frère ;
Ma mère, triste et sans sourire,
A perdu le sommeil pour moi.

Petit vent, porte-leur de mes nouvelles.
S'ils te questionnent sur moi,
Dis-leur que Djivani, une lyre à la main,
Chante des chansons pour la nation.

Vains efforts

Quand le bateau sombre dans la mer,
Que peut faire le pauvre batelier ?
L'aveugle court toujours vers la fange,
A quoi lui servirait une lampe allumée ?

Au sourd, dites du bien ou du mal,
Il jugera tout d'après lui-même.
Le savon ne peut blanchir le nègre,
Les conseils ne peuvent rendre sage le fou.

Le than (1) grossier, à celui qui y est habitué
Semble meilleur que la coupe royale ;
Au soldat qui craint son ombre,
A quoi serviraient armes et boucliers ?

Le chemin étroit n'est jamais pris par l'homme
épais,

Ni par le sot qui ne comprend rien ;
Lorsque quelqu'un a l'oreille dure,
Qu'y peut faire le joueur de lyre ?

Tout effort est vain, Djivani,
Si telle est la nature de la plante ;
Lorsque le bois est mauvais et noueux,
Qu'y peut faire le meilleur charpentier ?

(1) Lait caillé délayé dans de l'eau.

L'Esprit de Concorde

Bon ange de réconciliation et d'amour,
Apporte la paix au monde agité ;
Arrive d'un vol rapide, colombe de Noé,
Nous attendons impatiemment ta venue.

Que l'arc resplendissant s'arrondisse dans les
nuages !

Qu'elle se lève, l'étoile radieuse, l'étoile du
matin !

Que le soleil étende sur nous sa lumineuse
domination !

Nous ne voulons plus que la nuit nous garde
dans ses ténèbres.

Aie pitié, sois miséricordieux, Prince céleste,
Donne à toute l'humanité l'esprit de concorde ;
Que nul ne tende plus à nuire à ses sem-
blables ;

L'homme doit être pour l'homme frère et cama-
rade.

Qu'elles s'ouvrent, tes écluses, mer de lumière;
Que tous les hommes vivent prospères et paisibles ;
Que notre monde, vaste et puissant,
Demeure vénérable dans une paix sans trouble.

Que tous, jeunes ou vieux, s'aiment et s'estiment,
Que d'un cœur sincère ils s'entr'aident toujours ;
Que les nuages de la haine s'évanouissent,
Que l'esprit de justice monte toujours et règne.

Chanson

Lorsqu'arrive le printemps nouveau,
Tes rivières grossissent, ô Patrie !
Par files, pleines d'ardeur, avec de gaies chan-
sons,
Se mettent en marche tes habitants, ô Patrie !
Ton air est doux, ton eau est douce, douce toi-
même !
Tes fleurs se balancent en mille couleurs ;
Toute la journée ne cessent de travailler
Tes enfants qui labourent la terre, ô Patrie !
Les hommes viennent se promener sur tes
montagnes,
Ils viennent chasser tes biches ;
Quand est-ce qu'ils se mettront à chanter des
chants joyeux,
Tes rossignols en deuil, ô Patrie ?
Tu es le Paradis terrestre, la Bible l'atteste ;
On sent monter de toi le parfum d'immortalité :
Hélas ! mille fois hélas ! ils sont maintenant
dépeuplés,
Tes cantons jadis si prospères, ô Patrie.

A mon violon

Sans toi je n'existe pas, mon violon bien-aimé !
C'est toi la consolation, le soulagement de mon
cœur ;

C'est par toi que j'élève ma voix,
C'est toi qui à chaque instant es la vie pour
moi.

Aux visages attristés tu donnes le sourire ;
Grâce à toi mes jours s'écoulent paisibles ;
Que je sois immolé à tes cordes mélodieuses !
A toi tous les cœurs adressent leurs vœux.

Tu es le souvenir d'Orphée, merveilleux instru-
ment ;

Ou bien c'est Apollon qui t'a donné tes cordes ;
Si profonde est ton action, ô lyre,
Que par toi se réveillent le cœur et la cons-
cience.

L'homme qui ne t'aime pas est un méchant
envieux ;

Il ne connaît pas les lois de la vie,
Le malade lui-même tire profit de toi,
A tes doux accents il cesse de souffrir.

Dispensateur de joie, douce divinité,
Tu es l'âme de toutes réunions et réjouis-
sances,
Sans toi, nulle fête, nulle noce n'est possible ;
Tu es toi-même l'enseignement et l'exemple du
plaisir.

Je puis même citer le témoignage de la Bible :
N'est-ce point de Jubal que tu nous arrives ?
Lorsque dans mes mains tu résonnes, ô violon,
Du fond de mon cœur un cantique jaillit.

Précieuse perte

Ne touchez point à mon cœur meurtri,
Mon cœur a perdu une chose précieuse ;
Mon âme est bien triste et bien troublée ;
Elle a perdu l'amie tendrement aimée.

Elle est ravagée, la vigne de mon cœur,
Une main mauvaise l'a touchée.
Il gémit, mon cœur, comme un rossignol :
Il a perdu l'immortelle, la rose et la balsamine.

Mon cœur où siège l'amour, où Dieu se repose,
Mon cœur, voué à la pure tendresse,
Mon cœur, comme notre ancêtre Adam,
A perdu le jardin, le paradis, l'Eden.

Les Jours de malheur

Les jours de malheur, comme l'hiver, viennent
et s'en vont,

Il ne faut point se décourager, ils viennent et
s'en vont.

Les douleurs amères ne demeurent point long-
temps ;

Par files, comme des clients, elles viennent et
s'en vont.

Désastres, persécutions et peines, dans la vie
des nations,

Comme les caravanes sur les routes, viennent
et s'en vont.

Le monde est un jardin, les hommes sont des
fleurs,

Que de violettes et de roses, viennent et s'en
vont !

Le fort ne doit pas s'enorgueillir, ni le faible
se laisser abattre !

Tour à tour les événements les plus divers
viennent et s'en vont.

Le soleil fait sans peine rayonner sa lumière,
Les nuages, vers l'aurore, viennent et s'en vont.

La terre caresse comme une mère ses enfants
instruits ;

Les races incultes, errantes toujours, viennent
et s'en vont.

Le monde est une auberge, Djivani, les hommes
sont des hôtes ;

Telle est la loi de la nature, ils viennent et s'en
vont !

Espoir

Le ciel a beau se couvrir de nuages,
Gronder, lancer le feu et la foudre,
Il a beau faire tomber la pluie et la grêle !
Le soleil radieux finit par reluire.

Que la mer démontée s'agite avec fureur,
Que la trombe se dresse, que la tempête hurle,
Que le vent fasse rage tant qu'il voudra,
Les vagues ne peuvent sortir de leur lit.

Que les nations se livrent une guerre acharnée,
Qu'elles boivent le sang les unes des autres,
Qu'elles se criblent de balles, de flèches mor-
telles,
Que le frère dévore la chair à son frère,

Tout cela passe, arrive le temps
Où ces fureurs trouvent leur terme ;
Le fils remplace le père,
Une vie nouvelle fleurit avec un esprit nou-
veau.

Sans toi

Ne couvre pas la lampe de ton visage, ô belle !
Ma route s'assombrit sans toi.
Ton pur amour est ma seule clarté ;
Ma pensée ne peut rayonner sans toi.

C'est toi qui donnes le feu à mes airs,
Tu es l'unique refuge de ma vie misérable,
Tu es la vie et l'âme de mon chant ;
Ma lyre ne peut résonner sans toi.

De même que la lune ne vit que par le soleil,
Je ne vis que par toi, ô ma reine ;
Si l'éclat de ton front ne vient m'illuminer,
Ma lanterne allumée s'éteint vite sans toi.

Vaillante sœur de Djivani, tu as une âme belle,
Une vie pure, un visage radieux ;
Tu es le phare du petit lac de mon pauvre
esprit ;
Nulle part ma barque ne peut aller sans toi.

Prière

Dieu, créateur tout-puissant,
Je te prie de m'accorder la force de l'esprit,
Je te supplie toujours les bras étendus,
Donne-moi la nourriture de l'âme, la pâture de
la vie,

O roi des rois, éternel souverain,
Donne-moi la force, pour que je ne demeure
point stérile ;
A qui puis-je m'adresser, en dehors de toi,
Qui soit sans péché, entièrement pur ?

C'est moi, Djivani, toujours assoiffé de ton
esprit sans tache ;
Ma pensée aspire à la lumière, et bien des
choses me sont obscures ;
Réjouis mon cœur, ô miséricordieux,
N'abandonne point dans la tristesse le malheu-
reux que je suis.

A l'Entrée du Vingtième Siècle

Que tous les jardins s'épanouissent, qu'ils
deviennent de belles roseraies ;

Que les rossignols chantent librement, que les
arbres deviennent des recueils de chansons ;

Que les vignes délaissées refleurissent et offrent
un visage rajeuni ;

Que les vallées desséchées redeviennent des
lits d'eaux courantes ;

Que les maîtres véritables réobtiennent la pos-
session de leurs propres terres ;

Que les monts et les vaux deviennent des gre-
niers de pain.

Que par la Main suprême la vieille maison
soit bientôt réparée ;

Que la belle comme une reine s'y installe et
s'y pavane,

Et que son bon renom s'étende de pays en pays ;

Que l'hiver finisse et périsse, et que le prin-
temps se hâte d'arriver ;

Que bientôt l'hirondelle vienne rebâtir son nid ;
Que les monts, verts, rouges et blancs, se
couvrent de tentes.

Toi, brillant vingtième siècle, annonce la bonne
nouvelle du printemps !

Adorable enfant, à la figure charmante, aux
belles boucles riches,

Ne sois point cruel comme ton père à l'égard
du faible (1) ;

Aie pitié des fleurs desséchées de soif, hâte-toi
de les arroser d'eau ;

Répands dans le monde entier la nouvelle
bienheureuse, la bonne promesse ;

Que tes œuvres charitables fassent partout
bénir ton nom.

Lève-toi, esprit de paix, que les conflits s'abo-
lissent !

Que les hommes se réveillent et reconnaissent
les fautes qu'ils ont commises ;

(1) Le poète fait allusion aux guerres et massacres qui ont ensanglanté le xix^e siècle ; il ne pouvait penser que le xx^e siècle serait illustré par la plus effroyable des guerres, mais qui peut-être aura pour résultat d'amener la paix éternelle, basée sur la justice, telle que le rêvait Djivani.

Que les faibles s'unissent et forment une grande
force,

Qu'ils marchent par le droit chemin et avancent
toujours ;

Que les hommes éclairés et humains se forti-
fient de jour en jour ;

Que leurs paroles et sermons se répandent et
deviennent des commandements.

Que chaque malheureux trouve une demeure où
se reposer,

Que sur la vaste terre il trouve un abri.

Sans travail, l'homme est mort, il vaut mieux
qu'il entre au tombeau ;

Que tous ceux qui veulent vivre trouvent de
l'ouvrage ;

Que notre vieux jardin, ô Djivani, trouve un
savant jardinier,

Afin que les ronces y deviennent des roses et
des lys.

Le Trouvère

Le trouvère est un oiseau sans ailes,
Aujourd'hui par-ci, demain par-là ;
Le trouvère est un rouet qui tourne,
Aujourd'hui par-ci, demain par-là.

Tantôt dévoré de faim et de soif,
Tantôt favorisé par la fortune,
Il erre, il erre sans cesse,
Aujourd'hui par-ci, demain par-là.

Il est une sorte de ver luisant,
Il est un héraut qui propage des nouvelles,
Il est un petit nuage chassé par le vent,
Aujourd'hui par-ci, demain par-là.

Il erre en quête de vains espoirs,
Il traverse villes et villages,
Il frappe parfois comme la foudre,
Aujourd'hui par-ci, demain par-là.

Djivani ne s'arrête nulle part,
Il voltige toujours comme une abeille ;
Jusqu'à sa mort, il vivra ainsi,
Aujourd'hui par-ci, demain par-là.

TABLE DES MATIÈRES

Djivani (Notice biographique)	5
Prière.	9
Chanson	10
Justes réclamations.	11
Le Renégat	12
L'Année rouge	14
Pourquoi pleurerais-je ?	17
Le Monde.	19
A ma Belle	20
Chanson	21
Au Chevreuil	22
Les Gens heureux.	24
L'Ami.	25
L'Envieux.	26
A un Auteur	27
Petit vent.	28

Vains efforts	29
L'Esprit de Concorde.	30
Chanson	32
A mon Violon.	33
Précieuse perte.	35
Les Jours de malheur.	36
Espoir	38
Sans toi.	39
Prière.	40
A l'Entrée du Vingtième Siècle.	41
Le Trouvère	44

Imp. LANG, BLANCHONG & C^{ie}, 7, rue Rochechouart, Paris.

